

CÉCILE CHABAUD

Si nous n'étions captives



L'Archipel
roman

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Prof! Cours et miracles, 2026.

De femme et d'acier, 2024.

Indigne, Écriture, 2023.

Rachilde, homme de lettres, Écriture, 2022.

Prof!, L'Archipel, 2021.

CÉCILE CHABAUD

SI NOUS N'ÉTIONS
CAPTIVES

roman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5427-5

Copyright © L'Archipel, 2026.

La fouille de textes et de données est interdite conformément à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, sans accord préalable des ayants droit. <TDM-RESERVATION: 1>.

*Ce livre est dédié à la mémoire
des millions de victimes de la traite négrière,
et à celle d'Ourika.*

AVANT-PROPOS

Ce roman est librement inspiré de la vie de deux femmes, Claire de Duras et Ourika de Beauvau. L'une était noble, bretonne et blanche. L'autre adoptée, sénégalaise et noire. Nées à trois ans d'intervalle, elles ont parfois évolué dans les mêmes cercles, mais les témoignages de leurs contemporains l'attestent : elles ne se sont jamais rencontrées. Pourtant, lorsque l'histoire d'Ourika croisera celle de Claire, celle-ci, qui n'était pas femme de lettres, prendra la plume et écrira une œuvre dont tout le XIX^e siècle parlera et qui constitue aujourd'hui un livre précurseur de l'antiracisme. Mais, de l'aveu même de son auteur, en 1824 : « C'est une petite nouvelle que j'ai faite il y a deux ans et dont j'ai fait imprimer cette année quelques exemplaires pour mes amis. Le fond de l'histoire est vrai. Ourika fut rapportée par le chevalier de Boufflers à Mme la maréchale de Beauvau, mais, hors leurs deux caractères et la triste cause de la fin d'Ourika, tout le reste est d'imagination. »

C'est cette imagination que je me propose de démêler pour mon lecteur. En hommage à Claire, dont la biographie n'est connue que des spécialistes, mais

surtout en hommage à Ourika sur laquelle personne ne s'est jamais penché.

Aux mémoires apocryphes de Madame de Duras, nourris de ses nombreuses correspondances et d'une documentation fouillée, succédera en alternance l'histoire reconstituée de la jeune esclave ramenée d'Afrique, dont on trouve de maigres traces dans quelques récits d'époque et dans les registres notariaux.

Pour plus de vraisemblance, certaines phrases de Madame de Duras et des grands personnages qu'elle a côtoyés ont été restituées intégralement ou en partie.

Les épigraphes qui ornent les chapitres sont tirées du roman *Ourika*, publié en 1823.

Une tête.

Une tête humaine, c'est avant tout des yeux. Des yeux pour voir et pour pleurer, un regard, des prunelles qui s'allument, s'effarent ou s'éteignent au gré des sentiments. Des cils en paravents de soie, des cernes en besaces de fatigue. Une tête, c'est aussi des lèvres. Des lèvres pour aimer, s'enivrer, faire bombance de pitance ou de baisers. Et puis des narines palpitantes qui flairent, hument, sentent, vivent et font vivre, et encore deux oreilles alambiquées dans lesquelles les rumeurs du monde s'engouffrent et souvent se transforment. Une tête, c'est un masque, une figure, des expressions plus parlantes que la parole. C'est un langage, des pensées, des idées, un jugement, des songes, des souvenirs, une mémoire, des connaissances, des peurs aussi. Une tête, c'est un crâne, un cerveau, une mâchoire, des muscles, une innervation complexe, des tempes qui bourdonnent, des réseaux de veines comme des ramures d'arbres ou des sources de collines, c'est un front qui se cogne au destin. C'est une tempête, un bloc de glaise avec lequel on pétrit ses espoirs d'avenir. C'est la naissance des plus grands projets, la genèse des

pires catastrophes. C'est le ventre fécond de ceux qui ne peuvent enfanter. C'est ce qui reste à l'Homme quand il a tout perdu.

Une tête. Celle de mon père était bien faite, emplie d'idéaux, de justice, d'égalité. Elle tomba le 14 frimaire de l'an II, dans une mare de sang.

1

PARIS, AN I

C'est le passé qu'il faut guérir.

En ce crépuscule d'octobre 1792, rebaptisé brumaire de l'an I, j'allais sur mes seize ans. Comme toutes les jeunes filles de mon rang, j'avais été placée au couvent, afin d'acquérir ce qu'il était convenu de nommer une bonne éducation. Mais les événements terribles du moment, voulant effacer toute trace de sacré, transformèrent le couvent en caserne et je dus rentrer chez moi. Mère Catherine de Béthisy, notre abbesse, enveloppée dans une pélerine de méchante toile qui dissimulait son habit, me devait conduire à travers une cité devenue hostile, cortégée par une sorte de géant taciturne destiné à nous protéger en cas de mauvaise rencontre. On m'avait accoutrée en domestique, casaquin et simple corset, afin de ne pas attirer l'attention, et chaussée de lourds sabots qui entravaient ma marche et m'égratignaient les pieds. Nous enfiliions prestement les venelles, tantôt bousculés par la presse de groupes qui s'insurgeaient contre

la cherté du pain ou du savon, tantôt seuls, avec pour uniques compagnes les affiches politiques dont les harangues en faveur de l'insurrection se heurtaient dans une joute muette. Il y avait encore des murs couverts d'imprimés de toutes les couleurs vantant des remèdes contre des maladies vénériennes. Parfois, on croisait un panégyriste affublé d'un bonnet rouge, entouré et applaudi. Dans un autre quartier, c'étaient des tripots et des restaurants, flanqués de barbouilleurs dessinant des enseignes de lièvres, d'écrevisses ou bien de saucissons. Chaque ruisseau, chaque angle de rue offrait son lot de mendiants, de mères allaitantes, de petits attelages d'enfance abandonnée. Tout se confondait : l'oisiveté et la misère, la révolte et les plaisirs.

Nous passâmes bientôt place de la Révolution. Sanson, l'exécuteur des hautes œuvres, y surveillait le nettoyage de sa dernière hécatombe. Je m'arrêtai brusquement, fascinée. Sur le tréteau de la guillotine, à grands coups d'eau, à l'aide d'éponges, une femme échevelée et suante nettoyait les flaques de sang. Des hommes jetaient dans des charrettes des corps sans tête. On n'entendait que ce bruit, sur la place : des cadavres tombant entre les ridelles, des jurons, et le hennissement prolongé des chevaux excités par l'odeur de la mort. Le peuple, venu nombreux pour assister aux exécutions, s'en était allé dans les faubourgs à cette heure, repu d'une vengeance macabre.

Les charrettes se mirent en branle mollement et prirent le chemin de la Madeleine, escortées de gendarmes payés pour garantir des enlèvements. Elles

laissaient dans leur sillage d'épaisses traînées rouges que lapaient des chiens errants et des rats grossis de charogne.

— Claire, venez. Venez, maintenant. Nous devons arriver avant la nuit. Les rues ne sont pas sûres, je vous en prie...

Mais je ne pouvais obéir. En dépit de l'interdiction de mère Catherine, je suivis les convois. Ils nous menèrent rue de la Ville-l'Évêque, dans l'enceinte d'un cimetière. J'avais froid. Malgré l'ombre du soir, je parvenais à distinguer les contours d'un mur abattu, et surtout la béance d'une fosse gigantesque.

On alluma des torches de résine et des chandelles de suif, dont la lueur éclaira soudain l'endroit avec davantage de netteté. La fosse, qui n'était pas si profonde, était déjà jonchée de corps nus. Les aides de Sanson, ayant attrapé les chevaux par la bride, les firent reculer jusqu'au trou. On bascula la sanglante cargaison de la première charrette, puis l'autre, et l'autre encore. Et les corps et les têtes s'amoncelaient, rebondissant avec un bruit mou, plus assourdissant et terrible que des cris de damnés. Deux fossoyeurs firent un signe et descendirent. Ils se mirent à retirer les bas des morts, arracher les chemises, les redingotes, les camisoles. Je les entendais mugir des mots que je ne comprenais pas. Puis je compris qu'il se faisait un inventaire. L'inventaire du charnier. Lorsqu'ils eurent fini, un des hommes qui se trouvaient là se défroqua et urina sur les pauvres dépouilles, hilare. Autour de lui, on riait de bon cœur. Je fus prise d'une forte nausée mêlée d'un vertige et je me mordis la joue pour ne pas vomir.

On jeta de la terre et de la chaux, on recouvrit de planches et les chandelles furent soufflées. À ce moment précis, où la noirceur fut dès lors souveraine, Mère Catherine me tira par le bras :

— Claire, c'est assez. Chassez de votre cœur ce que vous avez vu et hâtez-vous.

Oublier ? Comment oublier ? À chaque pas, la scène dont j'avais été témoin m'attaquait par fulgurances. Lividité de ventres maculés, chairs disloquées, yeux hagards pétrifiés dans un effroi éternel... comment oublier ?

Pensionnaire du couvent de Panthémont depuis l'âge de huit ans, j'entrais dans mon siècle par la grande porte, et les temps voulaient qu'au-dessus de cette porte s'étalât un frontispice dantesque où trônait un seul mot : barbarie. Et ce n'était qu'un prélude.

Mes parents, le comte et la comtesse de Kersaint, avaient loué une maison bourgeoise, rue d'Aguesseau, dans laquelle ils vivaient grimés en commerçants, déclassés pour les apparences. Comme ils se montraient de plus en plus méfiants à l'égard de leur voisinage, et de la ville tout entière, je ne doutais pas qu'ils fussent rassurés de me voir rentrer. J'avais raison. Toujours allègre lorsque nous nous retrouvions après une longue absence, mon père m'accueillit cette fois par une étreinte puissante qui trahissait son inquiétude :

— Enfin, pardieu, où étiez-vous ? L'heure n'est pas aux flâneries ! Que l'on eût découvert un vêtement monastique sous cette cape, et c'en était fait de vous deux !

— J'en suis consciente... dit l'abbesse en ôtant son manteau. Veuillez me pardonner.

— Père, interférai-je, il ne faut point gronder mère Catherine. Je suis la seule fautive...

Il s'attarda sur mon œil désolé et, arrangeant les boutons fanés de ses poignets, se radoucît.

— Ne vous accusez pas. Vous êtes ignorante de l'apocalypse dans laquelle nous sombrons.

Nous nous assîmes au coin du feu. Je m'aperçus qu'il tremblait. Lui, le fier vice-amiral de la marine royale, le victorieux capitaine d'Essequibo¹, m'apparaissait vieilli, vulnérable. Accablé. Mon père rêvait de progrès et d'égalité entre les Hommes. Il avait adopté les principes de la Révolution avec passion, et attaqua farouchement les privilèges et le maintien des trois ordres. Mais, humaniste convaincu, jamais il n'aurait imaginé que le changement se fit par la destruction et dans un tel déferlement de violence.

— Si je vous ai fait revenir, Claire, c'est parce que désormais nul n'échappe aux fureurs du peuple. La tuerie se généralise et frappe aveuglément. Ce qui devait être justice sociale est en train de tourner au désastre.

Je ne disais rien. Ma mère s'était approchée en silence, avec l'air agité de ces vieilles domestiques qui s'affairent de pièce en pièce sans pourtant dévier le cours des choses. Au physique, je lui ressemblais beaucoup et cette hérédité malheureuse me pesait : la taille courte, le front haut, j'étais sans agréments et souffrais de mes disgrâces. Au moins, contrairement à

1. Démérara et Essequibo sont des colonies hollandaises prises par les Français dans le cadre de la guerre d'indépendance des États-Unis, en 1782. Armand de Kersaint mena à la victoire de cette expédition (*toutes les notes sont de l'autrice*).

elle, avais-je encore – utopie de la jeunesse – la conviction qu’une femme peut être heureuse. Elle, créole de la longue lignée des d’Alesso d’Éragny¹, portait sur son visage contracté comme un inadmissible fardeau, la souvenance du soleil sous lequel elle avait grandi, et qu’elle regrettait. Mariée par obligation, elle était devenue maussade comme la grisaille de France. Et son austérité durcissait ses traits autant que son caractère. Elle n’était pas de ces figures maternelles promptes aux effusions, mais m’aimait par devoir. En fait d’embrassade, elle s’assit et se plongea dans la lecture de son missel. Je me confirmais dans l’opinion que, très pieuse, elle se servait de la religion pour calmer ses angoisses. Sans songer aux miennes...

Mon père, hypnotisé par le ballet des flammes, continuait de leur parler :

— Il y a quelques semaines a eu lieu un drame dont les générations futures se refuseront à croire qu’il ait pu être commis par des êtres humains, au sein de la plus grande ville d’Europe. Distribués par bandes, des monstres à la solde de Danton ont marché sur les Carmes, ont immolé des prêtres, les ont déchirés par lambeaux, précipités sur le pavé. Avides de carnage, échauffés par le vin et la haine, ils ont attaqué toutes les prisons à la fois, et y ont tué tous les détenus nobles et royalistes avec des raffinements de cruauté. Mais ce n’est pas tout. Les sections de Paris les ont invités à marcher sur Bicêtre.

1. Paule d’Alesso d’Éragny est une riche héritière de colons de Martinique, originaires du Vexin français.

— Bicêtre... répéta mère Catherine. Mais Bicêtre n'est pas une prison. On n'y trouve pas d'aristocrates...

— À Bicêtre étaient logés des fous, des pauvres, des vagabonds, des prostituées et des enfants condamnés à quelques années de correction. Peu importe. Ils furent tous impitoyablement égorgés...

Sa voix s'étrangla. Il reprit avec douleur :

— ... il y avait trente-trois enfants sur les listes. Trente-trois enfants... parfois plus difficiles à achever que les hommes faits et que l'on mutilait par impatience. Et ce forfait ne leur a même pas suffi. Ils se sont ensuite dirigés vers la Salpêtrière. Pas plus une prison que Bicêtre, pourtant : une maison de force pour les voleuses et les folles. Les femmes, on le sait, sont toujours plus victimes que les hommes. Elles furent assommées à coups de bûches, violées, piétinées, décapitées... le tocsin ne couvrait pas les cris...

Fermant bruyamment son paroissien, ma mère intervint :

— Croyez-vous qu'il nous faille écouter encore longtemps le récit de ces abominations ?

Je décelai dans sa réplique un réel agacement, voire une hargne que je ne lui connaissais pas, et qui ne manqua pas de me surprendre.

— Je me range à l'avis de votre épouse, dit Mère Catherine. Claire est bien trop jeune.

— Jeune ? objecta mon père. La vie ne l'épargnera pas car elle n'épargne personne. Je veux l'armer, au contraire. Le danger devient trop grand. Nous voici revenus au temps des Vandales, des mises à sac.

— Et c'est cependant sans vergogne que vous nous abandonnez, ironisa ma mère, à présent franchement désagréable.

Elle avait quitté son siège et, roide, fichée dans la posture de l'Inquisiteur qui questionne l'hérétique, attendait ma réaction. Je ne comprenais rien. Que s'était-il passé entre mes parents qui justifiait ce ton soudain ? Pourquoi ces regards discrètement fulminants, que je n'avais pas perçus en entrant et qui éclataient là d'une façon si évidente, faisant fi même de notre bonne abbesse, dont la figure s'empourprait ?

— Père... vous... vous partez ? Où donc ?

— Eh bien, cher Armand ? N'avouerez-vous pas à votre fille chérie que vous la laissez, en pleine « apocalypse », comme vous dites ? Je reconnais bien votre sens de la manipulation, et surtout l'idée que vous vous faites de l'amour, qu'il soit conjugal ou filial. Ainsi, vous nous dépeignez le carnage et le sang, vous nous apeurez, nous faites croire à votre compassion sincère et, pour autant, vous ne nous protégerez pas.

— Taisez-vous, madame, souffla mon père avec un laconisme qui signifiait sa répugnance.

— Non pas ! Certainement pas, ce serait trop facile ! Claire, apprenez que votre géniteur se retire à Ville-d'Avray, où il demeurera désormais avec sa maîtresse.

J'étais stupéfaite. Le monde du dehors s'écroulait, et le mien, dont la digue des convenances venait de céder, divulguait l'animosité de ses coulisses pour mieux m'anéantir. Mon père ne cherchait même pas à se justifier. Une histoire s'était écrite sans moi, celle du

couple de mes parents, dans laquelle je n'avais aucune place. Il fallait l'accepter et subir cet abandon qui se profilait. Les citoyens du charnier riaient dans chaque crépitement du feu. La Révolution, je le pressentais, commençait de me voler ma vie.

— Oh, soyez rassurée, mon enfant, reprit ma mère avec aigreur, Monsieur s'en va, mais il ne vous oublie guère et vous assure d'une pension. Nous saurons bientôt à combien sa conscience évalue sa paternité. Et mon déshonneur...

Mon père se leva. Il continua à me parler, inflexible, comme si l'évocation de son adultère n'avait pas existé, non plus que les diatribes de sa femme.

— Je compte me démettre de mon mandat de député. Je ne peux siéger à la Convention et endurer le malheur d'avoir pour collègues les promoteurs de ces assassinats de septembre. Et puis il se murmure qu'ils veulent exécuter le roi.

L'homme qui s'exprimait n'était pas Armand de Kersaint, mais bien le girondin. C'était là toute sa grandeur, et ce pour quoi je l'admirais, malgré ses écarts de mortel. Alors je choisis de garder ma tristesse enfouie et de profiter de lui tant qu'il était encore à mes côtés.

— Le roi ? lui répondis-je. Mais se peut-il que l'on attente à la vie du roi ?

Il me sut gré, je crois, d'être passée outre les révélations scandaleuses de ma mère. Il conclut en prenant ma main, qu'il serra :

— Je m'y opposerai avec force, néanmoins je sais qu'il est déjà trop tard. Nous vivons le point final de la

révolution des espoirs et des progrès. Une ère nouvelle
a commencé, Claire, elle sera le couperet fatal qui détruira
les Lumières.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/@editions_archipel)

Achevé de numériser
par Atlant'Communication